

SCRIPTO SENSa

La littérature au secours du cinéma africain



Participant à la résidence d'écriture Zili

« Mon souhait est de voir les cinéastes africains remporter des prix à travers le monde comme on le voit avec les œuvres littéraires africaines. »

Entretien avec Jean-Pierre Bekolo, cinéaste et producteur, fondateur du programme Scripto Sensa

Le grand roman *Walaandé, l'art de partager un mari*, de Djali Amadou Amal sera bientôt adapté à l'écran. Cette réalisation signée de Thierry Ntamack n'aurait jamais pu voir le jour sans la détermination du cinéaste Jean-Pierre Bekolo avec Scripto Sensa, un projet ambitieux d'adaptation à l'écran de romans africains qui a reçu le soutien du programme ACP-UE Culture. Dans cet entretien, il explique les raisons pour lesquelles le cinéma devrait s'inspirer de la littérature, confie sa vision et ses espoirs pour le cinéma sur le continent et détaille ses motivations

derrière le programme d'écriture scénaristique lancé il y a deux ans par sa société de production Zili.

Quel est l'objectif du projet Scripto Sensa ?

Nous allons chercher des romans africains que nous souhaitons voir portés à l'écran. Il est important d'instaurer une démarche plus profonde dans le travail d'écriture scénaristique. L'ambition de Scripto Sensa est d'apporter un contenu de haut niveau pour réhausser le cinéma africain avec de bonnes histoires.



Laurain Assipolo animant le Club Littéraire au Quartier Mozart pour les participants au programme Scripto Sensa



Pourquoi avez-vous eu envie de capitaliser sur les histoires de la littérature africaine ?

La plupart des films s'inspirent de la littérature. Plus de 70% des films primés aux Oscars sont adaptés d'un livre. Je me suis longtemps demandé pourquoi le cinéma africain ne s'inspire pas davantage de la littérature africaine. D'autant que nous avons de grands auteurs qui ont réussi à se hisser au plus haut niveau, tel que le Sénégalais Mohamed Mbougar Sarr, qui a obtenu le prestigieux prix Goncourt en 2021, après le Nigérian Wolé Soyinka, en 1986, ou encore le Tanzanien Abdulrazak Gurnah, qui a remporté le Booker Prize de la littérature. Pourquoi leurs histoires ne finissent-elles pas au cinéma ?

Quels bénéfices peut apporter ce rapprochement entre littérature et cinéma ?

Le cinéma africain s'inscrit aux antipodes de la littérature africaine, qui est parvenue à se faire une

place sur le plan international. Très sophistiqué à ses débuts, il est devenu un peu naïf, primaire, au fil du temps. Il manque d'ambition, de pépites et de talents. Nous voulons montrer qu'au-delà du divertissement, le cinéma peut soulever des problèmes sérieux et solides que l'Afrique a besoin de résoudre, sans que l'histoire soit rébarbative ou niaise.

La littérature vient-elle au secours du cinéma ?

Je pense que le cinéma a besoin de l'intelligence apportée par les écrivains. Réciproquement, ces derniers ont besoin du pragmatisme des cinéastes, qui gèrent la relation avec le public, dans le sens où les films permettent parfois d'accéder à leurs œuvres plus facilement.

Comment se sont déroulées les différentes étapes de ces deux résidences d'adaptation ?

Nous avons constitué tout d'abord un catalogue d'œuvres. Ensuite,

nous avons sélectionné des cinéastes que nous avons invité à participer au club littéraire. À la suite des lectures et présentations des ouvrages par des experts en littérature, chaque cinéaste a choisi une œuvre à adapter. Nous les avons suivis pendant neuf mois dans le cadre des résidences d'écriture de scénario animée par des experts en adaptation venus du monde entier.

Quel genre de mentors ont animé ces résidences d'écriture ?

Il était important pour nous de travailler avec des personnes en activité dans ce métier. La première édition a accueilli le Français François Desagnat (Zai Zai Zai, sorti en 2022) et Laurent Guillaume, scénaristes de séries de Canal Plus avec Olivier Marshall. Pour l'édition 2022, nous avons reçu le scénariste américain Jeff Gross, qui a travaillé avec Roman Polanski.



Pauline Ongongo - Participante résidence écriture Zili.



Tournage du film Walaande - les 4 épouses d'Aladji

Les participants à cette résidence sont-ils tous des réalisateurs professionnels africains ?

Nous avons voulu créer un groupe hétéroclite afin de nous nourrir les uns les autres, car Scripto Sensa cherche notamment à développer une nouvelle forme d'écriture. Ce sont des Africains aux profils divers. Certains sont des réalisateurs professionnels, comme Chantal Youdom ou Thierry Ntamack ; d'autres sont venus vivre l'expérience de l'adaptation et apporter une autre démarche à leur travail habituel. D'autres encore sont des écrivains et critiques littéraires qui souhaitent apprendre la technique de l'écriture scénaristique. Nous avons également des autodidactes dont l'écriture est plus libre et audacieuse, tels les slameurs, des rappeurs ou des artistes du stand-up.

Neuf mois pour traduire un roman en scénario est assez symbolique. Est-ce une étape essentielle pour la réussite d'un film ?

En termes d'écriture, notre cinéma frôle parfois l'illettrisme.

On lui trouve des excuses : la tradition orale, la pauvreté, les maladies, la sécheresse... mais ces problématiques misérabilistes n'intéressent pas le public africain. Il y a une culture cinématographique africaine, comme le prouve le succès nigérian. Selon moi, cela reste encore un phénomène. Le cinéma africain doit se doter de nouvelles références en dehors des décors et des nationalités. Avec de bonnes histoires dûment travaillées, on peut reconquérir un public.

Vous dites pourtant que les Africains détiennent un art de la narration unique. L'un de vos ateliers s'intitule : Comment intégrer l'action dans l'histoire que vous voulez raconter. Que conseillez-vous aux cinéastes ?

Il est surtout question de révéler aux participants qu'ils font du cinéma tous les jours sans le savoir ! Augustine Moukden, présidente de Zili Jungle Studio, dit toujours qu'il y a quelque chose d'exceptionnel lorsqu'on raconte une histoire en Afrique : on y met toujours de l'action. Prenons l'histoire d'une personne

qui part à la chasse. Le narrateur vous fera entendre le son de l'eau d'une rivière traversée par ce personnage. Je conseille aux participants de se servir de l'art de la narration, tel un modèle pour développer les histoires à notre manière.

Vous vous considérez comme un « jeune vieux » dans le métier. Quelle expérience souhaitez-vous apporter aux plus jeunes cinéastes ?

C'est important qu'ils aient de la matière pour embrasser des sujets et des histoires bien ficelées par des écrivains qui ont un message à livrer. Selon moi, le cinéma est victime d'un certain jeunisme ; alors que paradoxalement, il exige une certaine maturité. Je ne pense pas qu'on puisse renouveler une manière de penser en surinvestissant uniquement dans la jeunesse. La jeunesse n'est pas toujours assez riche d'expériences pour avoir des choses à dire. Prenez l'école de la Femis¹ : il ne suffit pas d'être un étudiant brillant pour rentrer dans la section scénario, il faut avoir un certain bagage.

Le tournage du premier film issu de Scripto Sensa, Walaandé : l'Art de partager un mari, s'est achevé il y a peu. En quoi ce roman largement récompensé pourrait-il faire un bon film ?

Ce livre – qui a connu un immense succès – traite de la polygamie, un thème assez classique, certes, mais qui est renouvelé ici par le regard d'une femme qui écrit son tout premier roman à travers un récit bien mené. Elle raconte avec beaucoup de passion sa ville natale, son expérience dans un ménage polygamique, sa vision de la foi et des hommes.

¹ École nationale supérieure des métiers de l'image et du son.

Des histoires qui abordent les discriminations à l'endroit de la femme et de la jeune fille africaines, pourraient-elles séduire des réalisateurs d'autres continents ?

Le cinéma africain est un ghetto. Notre rêve serait que Scripto Sensa propose ses histoires aux réalisateurs de tous les continents. Si les histoires de Chimamanda Ngozi Adichie, l'écrivaine nigérienne figurent parmi les ventes les plus importantes à l'échelle internationale, cela prouve que les récits africains ont un potentiel, et qu'il faut les «développer» avec plus de professionnalisme.

Scripto Sensa va bien plus loin qu'une simple résidence d'écriture d'adaptation cinématographique. Était-ce l'ambition dès le départ d'accompagner la réalisation des films jusqu'au bout ?

Il ne s'agit pas d'écrire sans produire. Nous avons entrepris cette initiative pour fabriquer des films. Scripto Sensa est une activité de la société de production Zili et se situe en amont de la production, dans une phase de développement que les producteurs américains appellent « le development hell » (l'enfer du développement). Dans le cinéma, le ratio pour qu'une idée puisse être développée et voir le jour est très faible. En réalité, la décision de produire tel ou tel projet n'est pas toujours suffisamment analysée. Voilà pourquoi nous avons voulu appuyer cette phase.

A l'issue de ce programme de deux ans, une quarantaine de scénarios seront prêts à être adaptés. Tous auront-ils des chances d'être portés à l'écran ?

Certains projets doivent encore subir des réécritures. Après ce premier film, il va falloir aller à la recherche de financements

pour qu'il y en ait d'autres... La prochaine édition va évoluer avec la dénomination SCRIPTO SENSА PRODUCTION pour donner ainsi plus de chance à ces projets d'être portés à l'écran, et de faire le tour des festivals.

Cette première expérience a donné naissance à un Club doté d'une « room d'écriture », adressé aux cinéastes. En quoi cela sert-il à renforcer ces projets d'adaptation ?

Le Club des adaptations consiste à amener les cinéastes à se rencontrer régulièrement pour discuter de l'adaptabilité au cinéma des romans qu'ils ont lu. Il permet à la fois de renforcer les compétences mais aussi le projet en soi, grâce au partage et à la diversité des profils dans ce que nous avons appelé la « room d'écriture ». Nous avons expérimenté cela avec *Walaande, l'art de partager un mari* conduit par le réalisateur Thierry Ntamack. Un groupe de participants et de professionnels a disséqué l'œuvre, puis le scénario, avant d'échanger sur les limites et les points forts du projet ainsi que sur la manière de le rendre encore plus intéressant. C'est notamment de cette manière que les *soap operas* sont développés aux Etats-Unis. Ça leur confère une force incroyable.

En 1992, Quartier Mozart, votre premier film, a été amplement salué par la critique et primé à Cannes. À quoi ressemblait alors le paysage cinématographique africain ?

Avec *Quartier Mozart*, j'ai créé une rupture par rapport à un style de cinéma ayant subi les effets d'un certain « paternalisme », avec des productions longtemps gérées en Europe, et des sujets qui intéressent peu les Africains. En résumé, nous sommes passés d'un « cinéma calebasse »

à un « cinéma ONG », deux appellations ironiques qui définissent assez bien la situation du cinéma sur le continent.

Vos films montrent que le cinéma a la capacité de transformer le regard que l'on porte sur l'Afrique. Est-ce l'une des raisons pour lesquelles vous faites ce métier ?

Les images ont une force de transformation incroyable. Le cinéaste Jean-Pierre Dikongue Pipa, lors de l'une de ses interventions en 2007, avait rappelé aux jeunes cinéastes que les Etats-Unis ont réussi à dominer le monde à travers le cinéma parce que les images sont une arme plus forte que les kalachnikovs !

Comment voyez-vous aujourd'hui le devenir du cinéma du continent et quels sont ses enjeux ?

L'avenir du cinéma africain est prometteur et les enjeux sont très grands. Ils se situent désormais au-delà du rêve habituel de tout cinéaste africain qui est de briller au Fespaco. L'Afrique doit pouvoir raconter ses histoires avec ses codes et formules et présenter ses films dans les plus grands événements prestigieux du cinéma. Mon souhait est de voir les cinéastes africains remporter des prix aux quatre coins du monde comme on le voit avec les œuvres littéraires africaines.

Walaandé, l'art de partager un mari, de Djali Amadou Amal, réalisé par Thierry Ntamack, dans le cadre du programme Scripto Sensa.

Scripto Sensa bénéficie de l'appui de l'Organisation des Etats d'Afrique, des Caraïbes et du Pacifique et de l'Union européenne dans le cadre du programme ACP-UE Culture "Créer en Afrique Centrale" (CAC)

<https://www.facebook.com/scriptosensa/>